

## *On n'est pas des taureaux*

C'était en 1996. Je ne savais pas trop quoi faire de moi. Professionnellement, s'entend. Je venais de terminer des études d'anglais et de lettres modernes. Je n'avais aucune envie d'être professeur. Mon premier roman était sur le point d'être publié (peu de chances, cela dit, de pouvoir vivre de l'écriture dans un premier temps ; ni même peut-être dans un deuxième, me disais-je avec appréhension). Et j'avais beau inventorier les métiers : rien de rien ne me faisait envie. Mon père raconte souvent que ça a commencé très tôt cette douloureuse fixette sur les métiers : il paraît qu'à l'âge de 10 ans je commençais déjà à pérorer, déclarant solennellement qu'aucun ne me plaisait. Mêmes affres quinze ans plus tard. Qu'allais-je faire de moi ?

C'est alors que le Service Militaire m'est tombé dessus. Oui, j'avais oublié cette charmante formalité qui avait encore cours à l'époque : devoir perdre un an et demi à jouer au petit mâle dans la boue, se faire commander et humilier par des crânes rasés, « *Tu seras un homme mon fils* », « *Vraiment, tu crois que j'ai besoin de ça ?!* » Heureusement, je fréquentais déjà à l'époque de dangereux gauchistes qui eurent la bonne idée de me refiler une lettre type pour devenir... objecteur de conscience. « *Je soussigné, Arnaud Cathrine, être totalement opposé au port des armes and bla bla bla* », quelque chose comme ça, sur quelques lignes. Ça peut paraître étonnant mais c'était imparable, une histoire de droit strict : impossible de m'enrôler après avoir signé pareille déclaration. Et effectivement, après envoi de ma supplique, je reçus un papier officiel attestant que l'ÉTAT – cher ÉTAT – avait pris acte de ma petite philosophie anti-militariste et que j'étais convié à me trouver un job d'objecteur de conscience pour une durée de 18 mois. Exit la boue et les militaires. Ma première recherche d'emploi. Inutile de préciser qu'il était hors de question pour moi de partir à Pro vins ou à Digne pour « objecter ma conscience ». Alors j'ai répertorié comme j'ai pu toutes les entreprises ou institutions parisiennes qui employaient des objecteurs et, après quelques vestes ou erreurs de casting, je me suis retrouvé au service des « *Revue Parlées* » du Centre Georges Pompidou.

Il se trouve que Beaubourg était en travaux à l'époque. On avait dressé sur la place un immense tipi où avaient lieu les débats, et les bureaux avaient été dispatchés dans les immeubles avoisinants. Lesquels avaient été entièrement refaits pour accueillir les équipes. En rouge. Intégralement. Non pas pourpre, rouge sang ou que sais-je : non, rouge vif. C'était étrange, le jour de mon arrivée, de voir certains employés raser les murs, munis de lunettes noires et geignant au prétexte de migraines atroces. La grande affaire : les murs rouges. Qui avaient aussi leurs défenseurs : « *On n'est pas des taureaux ! Le Président a bien étudié son coup : il est prouvé que la couleur rouge apaise et contribue à la concentration.* » Qu'à cela ne tienne, j'allais m'y coller. Pendant un an et demi. Et je dois avouer que j'ai bien travaillé dans ces murs. J'y ai même été très heureux (je conseille les toilettes en rouge : très apai-

sant effectivement). Comme je n'étais pas surchargé de travail, j'ai écrit mon deuxième roman dans le rouge ; d'ailleurs la couverture du livre, au final, était rouge. Et j'ai trouvé les gens de mon service tout aussi créatifs. Je me souviens que C. (une fois arrivée au bureau, soit vers 11 heures du matin) organisait des « expositions temporaires » dans nos locaux : clope au bec, elle rassemblait les ficelles grèges qui servaient à fermer les colis, les roulait en boules de différentes tailles et les exposait fièrement selon une disposition au sol dont elle seule avait le secret, nous invitant à venir nous extasier devant l'évident génie de son installation. Et puis, je me rappelle A., tendre A., que le rouge ne dérangeait manifestement pas le moins du monde puisqu'elle procédait tous les midis à une séance de yoga ou de méditation, allongée au pied de son bureau. Tout ce petit monde me parlait du poète Blaise Gauthier, l'inoubliable fondateur des Revues Parlées. Du rouge, il en avait bu. On parle toujours du Montparnasse artiste et de Montmartre début de siècle ; mais il s'en est passé sur la place Pompidou à l'heure glorieuse de la poésie sonore ! C'était une époque révolue, disparue, pour laquelle les tendres fous de mon service avaient une nostalgie attachante. Oui, à présent, ne restaient que ces murs rouges qu'ils avaient à cœur d'habiter de souvenirs, d'idées fantasques qui ne passeraient sans doute jamais le seuil de l'immeuble, de conversations sans fin qui nous faisaient oublier qu'on était un peu désœuvrés, il faut bien le dire.

Moi, je retiens que cette objection magique m'a évité le pire – la boue, toujours elle – et que j'ai eu la chance d'écrire mon deuxième roman au milieu d'une tribu complètement branque et peu soucieuse des normes. Le rouge a-t-il eu son rôle à jouer dans tout ça ? Il n'en reste pas moins que je n'aime rien tant que les murs rouges depuis 1996. Et j'ai pu vérifier la pérennité de ses vertus depuis : presque tous les appartements qu'Alix a occupés comportaient au moins un mur rouge dans le salon et je ne connais pas arène plus douce. Aujourd'hui, c'est la cuisine. Où l'on peut dîner. Le bonheur : pouvoir dîner dans une cuisine à Paris, une cuisine toute rouge de surcroît.

Non, nous ne sommes pas des taureaux. Ce qui n'empêche pas la vie de nous planter des banderilles dans les épaules, c'est vrai. Mais, dans ces cas-là, je peux toujours me réfugier chez Alix.

Arnaud CATHRINE